



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

EN CHAIR ET EN OS

Carne tremula

DE PEDRO ALMODÓVAR

FICHE TECHNIQUE

ESPAGNE - 1997 - 1h39

Réalisateur :
Pedro Almodóvar

Scénario :
Pedro Almodóvar, Ray Lorgia,
Jorge Guerricaechevarria
D'après le roman *Live flesh* de
Ruth Rendell

Image :
Affonso Beato

Montage :
José Salcedo

Musique :
Alberto Iglesias

Interprètes :
Javier Bardem
(David)
Francesca Neri
(Elena)
Liberto Rabal
(Victor Plaza)
Angela Molina
(Clara)
José Sancho
(Sancho)
Penelope Cruz
(Isabel)



SYNOPSIS Victor, vingt ans à peine, rencontre Elena, avec qui il fait l'amour pour la première fois. Désireux de la revoir, il se présente chez elle. Mais Elena attend son dealer... L'arrivée inopportune de deux policiers tourne au drame: Victor est injustement accusé d'avoir tiré sur l'un d'eux le paralysant à vie. Libéré de prison bien plus tard, il décide de se venger...

CRITIQUE

Il n'y a plus d'«effet Almodovar». Fini, le temps où chaque nouveau film créait l'effervescence, et pas seulement chez les cinéphiles branchés. Il y a dix ans, c'était l'engouement pour *Femmes au bord de la crise de nerfs*, où personnages hystériques, téléphones et revolvers rebondissaient comme des Marsupilamis sur un canapé rouge vif. Après quoi la nouveauté (*Attache-moi*, *Talons aiguilles* et sa chanson-qui-tue) et la redécouverte au petit bonheur des provocs du jeune Pedro première période (un carnaval



baroque où se côtoyaient putes accortées et nonnes héroïnomanes) se sont chevauchées dans un joyeux désordre.

Et puis est arrivée la «gueule de bois», difficile à dater. Les almodovariens purs et durs, vous diront qu'ils ne l'ont pas sentie venir. Ceux qui n'avaient pas vraiment goûté à l'ivresse d'une recette à succès (sexe & quiproquo, parlote & flamenco) n'étaient pas loin de penser que toute cette agitation sentait l'artifice. C'est là qu'**En chair et en os** présente un double intérêt. Primo, après un hommage un peu tiède au mélo (**La Fleur de mon secret**), le cinéaste détourne un genre, le polar, avec lequel il flirtait depuis un bon moment. Secundo, son style est, cette fois, si peu tapageur qu'il en devient presque intrigant.

(...) **En chair et en os** est adapté d'un roman très anglais de Ruth Rendell, où elle s'intéressait surtout à la revanche du flic blessé qui jalouse une femme «trop belle pour lui». Le film, très espagnol, considère sans complaisance les trois hommes et leurs pulsions contradictoires. Almodovar préfère s'intéresser au plus jeune : le virginal Victor est l'objet de toute l'attention du réalisateur, de même qu'il est couvé par les deux femmes de l'histoire.

Celles-ci ont encore le beau rôle, mi-maman, mi-putain. Mais Clara, qui initie Victor à l'amour, comme Elena, qui lui offre une seule nuit torride, ont le blues. Et ce blues, ce goût du tragique, finit par gagner Victor, comme il infiltre insidieusement ce récit mené par un

cinéaste assagi, plus proche ici d'un Chabrol (auquel le sujet pouvait plaire) que d'un Buñuel (salué d'un clin d'œil à **La vie criminelle d'Archibald de la Cruz**).

Le piment du cocasse est toujours là. Qui d'autre qu'Almodovar aurait imaginé un paraplégique en train de se chamailler sur un terrain de basket ? Mais un tempo moins frénétique, des tons moins criards ne lui vont pas si mal. On regrettera un épilogue en forme de commentaire politico-social appuyé. Ce serait dommage qu'au moment où il prend son monde à contrepied Almodovar se laisse aller au sérieux.

François Gorin

<http://www.telerama.fr>

(...) Après **La fleur de mon secret**, Almodóvar abandonne pour un temps le mélodrame et confirme son évolution vers un cinéma moins exubérant et plus introspectif. (...) **En chair et en os** est un film noir, ancré dans le Madrid d'aujourd'hui. Les couleurs vives, le sexe et la violence des passions sont toujours là, mais en tant qu'éléments d'une intrigue dense et complexe, intégrés dans un environnement réaliste. Hommage de cinéphile aux polars d'Hollywood, ce récit labyrinthique croise le chemin de figures emblématiques du genre : flics véreux, femme fatale, faux coupable... Il ne s'agit pas pour autant d'un simple exercice de style. À travers la trajectoire symbolique de Victor, qui relie l'Espa-

gne de Franco à celle des années 90, Almodovar évoque les années d'apprentissage d'un jeune naïf et fait la peinture d'une société partagée entre son passé et son désir de modernité. Et plus qu'à l'accoutumée, il insiste sur la passivité des hommes : ici ce sont eux qui craquent, tous dépassés par les événements, frustrés ou mutilés... Un film détonnant, donc, dont on n'oubliera pas de sitôt la scène d'ouverture, où Penelope Cruz accouche d'un nouveau petit Jésus dans un autobus de Madrid...

<http://www.arte.tv/fr>

(...) Pedro demeure l'un des cinéastes les plus singuliers de notre fin de siècle. Et forcément l'un des plus intéressants. Entre recherche Lynchienne et introspection Allenienne, il explore toujours les mêmes thèmes depuis 15 ans : les gens, le sang, les sentiments.

Totalement en symbiose avec son pays et sa culture, il est surtout l'un des rares réalisateurs dont on reconnaît l'œuvre au premier coup de patte. Un auteur parfois inspiré, un peu critique, flirtant avec tous les genres. Fascinant.

Etonnamment, Almodovar divertit. Même dans la gravité. Cette ambigüité se transpose aussi dans l'ambivalence des passions éprouvées par ses personnages.

En Chair et en os (**Live Flesh** en anglais, **Carne Tremula** en espagnol, c'est-à-dire **Chair tremblante**) prolonge ainsi sa vision des êtres humains, de leur voyeurisme, de leurs folies amoureuses, de leurs



tragédies morbides.

Les personnages ont mûri. Ils en sont même à leur deuxième partie de leur vie.

La caméra s'est assagie. Les tons sont [plus] pastels. L'Espagne est plus moderne. Amodovar signe son film le plus réaliste, renouant avec la noirceur des premières œuvres. Il s'agit avant tout de son premier film politique.

Almodovar a choisi de nouveaux comédiens. C'est le premier changement. Aucun d'entre eux n'avait eu une expérience avec le maître. Cette galerie refaite à neuf participe à notre plaisir.

Les femmes sont toujours névrosées, partagées entre leurs désirs, et se donnent encore complètement à leurs amants. Les rides apparaissent. Elles maîtrisent mieux la situation.

Bizarrement ce sont les mâles qui ont des problèmes. Un ex-flic devenu handicapé et champion sportif, un jeune batard naïf, mauvais baiseur, et emprisonné injustement, et enfin un flic alcoolisé, violent, menteur. Leurs failles provoquent les ennuis, les jalousies, les envies. Ils tentent de reconstruire leurs vies suite à un accident. Les mecs ici sont mutilés, dépendants, en phase d'apprentissage. Pas finis.

Pedro Almodovar utilise donc comme d'habitude des espaces incongrus : une bâtisse proche de la démolition, un appartement pour chaises roulantes... Il n'y a plus de comédie musicale. Les lumières sont moins flashantes.

Seuls la lingerie, le sexe, la chair demeurent présents. Les belles

femmes, les belles gueules et un esthétisme certain : le réalisateur aime exhiber sa ville dans toute sa splendeur contemporaine.

Bien sûr, l'esprit est marqué par quelques scènes très fortes : la naissance d'un bébé dans un bus traversant un Madrid sous couvre-feu, la fusion des deux corps amants créant l'image d'une paire de fesse, l'épilogue dans une Madrid vivante et joyeuse, nocturne et libre.

Almodovar a donc conclu par une note d'espoir, rappelant à quel point son pays avait changé grâce à la démocratie. Comme lui a changé : il n'a plus besoin justement de filmer cette revendication de la liberté. Il peut désormais passer à autre chose que son style qui nous a autrefois éblouis. En se consacrant uniquement à l'essentiel : l'amour.

Vincy

<http://www.ecrannoir.fr>

ENTRETIEN AVEC PEDRO ALMODOVAR

Comme Pasolini ou Fassbinder, vous êtes devenu une icône gay. C'est agréable ?

Je ne sais pas. Quand je fais un film, j'essaie de ne faire aucun compromis, ni avec moi-même, ni avec les autres. Etre conscient que l'on est une icône ou un symbole pour quelqu'un vous donne une responsabilité. Et quand je travaille, j'ai besoin de me sentir complètement libre. Ce n'est évidemment pas une question de

mépris. Quand je me regarde dans un miroir, je me vois tel que je suis, tout petit... Pour vous rassurer, dans les trois histoires que je suis en train d'écrire pour mes prochains films, il y a à chaque fois un personnage homosexuel important.

Dans En Chair et en os, Liberto Rabal rappelle vraiment l'Antonio Banderas de vos premiers films. Un hasard ?

Liberto est l'héritier du trône qu'Antonio a laissé vacant depuis **Attache-moi**. Antonio, c'est l'homme de ma vie ! Il était mûr dès la première fois où il s'est mis devant la caméra. Liberto ne l'est pas autant, mais il possède effectivement beaucoup de qualités qui me rappellent Antonio. Je vais essayer de nouer avec lui des liens professionnels aussi forts.

La Loi du désir débute par une scène de masturbation, montre un transsexuel bien dans sa peau, évoque l'homosexualité. Avez-vous eu des problèmes avec la censure ?

Pas en Espagne, mais dans d'autres pays européens. Le distributeur italien m'a demandé de couper la première scène. Et j'ai refusé. Mais j'ai appris beaucoup plus tard qu'elle n'a pas été diffusée à la télévision. **La Loi du désir** est sorti dans le monde entier, ce n'était donc pas possible d'être vigilant à 100%.

Au fil des films, pourquoi avoir renoncé à la provocation, au kitsch ?



CINÉMA[s] LE FRANCE

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



Je me suis ennuyé de tout ça.

Est-ce une évolution logique ou la recherche de la respectabilité ?

Cette question est un cliché ! Je vous donne un exemple : la première drag-queen que j'ai vue, c'était ici, à Paris, il y a vingt-sept ans. J'étais impressionné, amusé, très attiré. Aujourd'hui, je ronfle d'ennui quand je vois une drag-queen dans un film. Cela ne veut pas dire que je veuille être plus respectable, je n'ai pas du tout calculé l'évolution de ma carrière. Simplement, il y a des choses que je n'ai plus envie de faire, et je ne sais même pas pourquoi. Je n'ai d'ailleurs jamais cherché à être un provocateur. Je tournais les histoires qui me venaient à l'esprit spontanément. Aujourd'hui, je fais exactement la même chose, simplement j'ai vingt ans de plus.

*Entretien publié dans le Tetu n°19
- novembre 1997
<http://lastrada.free.fr>*

BIOGRAPHIE

Il naît à Calzada de Calatrava, province de Ciudad Real, arrondissement d'Almagro et archevêché de Toledo, dans les années cinquante. A huit ans, il émigre avec sa famille en Estrémadure. Il y fait ses études secondaires avec les Pères Salésiens puis les Franciscains. Sa mauvaise éducation religieuse ne lui a appris qu'à perdre la foi en Dieu. A cette

époque, à Caceres, il commence à aller au cinéma, compulsivement.

A seize ans, il s'installe à Madrid, seul, sans famille et sans argent, mais avec un projet très concret : étudier et faire du cinéma. Il est impossible de s'inscrire à l'École Officielle du Cinéma, Franco vient de la fermer. Comme il ne peut pas apprendre le langage (la forme), il décide d'apprendre le fond, et passe son temps à vivre. C'est la fin des années soixante et, malgré la dictature, Madrid représente pour un adolescent provincial, la ville de la culture et de la liberté. Il fait de nombreux boulots sporadiques mais ne peut s'acheter sa première caméra Super 8 que lorsqu'il obtient un emploi "sérieux" à la Compañia Telefonica Nacional de España. Il y reste douze ans comme employé de bureau. Ces années représentent sa véritable formation. Le matin (très tôt), il est en contact avec une classe sociale qu'il n'aurait pas pu connaître aussi bien autrement : la petite bourgeoisie espagnole au tout début de la société de consommation. Ses drames et ses mesquineries. Un vrai filon pour un futur narrateur. Le soir et la nuit il écrit, il aime, il joue au théâtre avec le groupe Los Galiardos, il tourne des films en Super 8. Il participe à plusieurs revues underground. Il écrit des histoires, et quelques unes sont publiées. Il est membre d'un groupe de punk-rock parodique, Almodovar y McNamara, etc. Par chance, la sortie de son premier film coïncide avec la naissance de la démocratie espagno-

le. En 1980, après un an et demi de tournage hasardeux en 16 mm, **Pepi, Luci, Bom...** est sur les écrans.

Dossier Distributeur

FILMOGRAPHIE

Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier	1980
Le labyrinthe des passions	1982
Dans les ténèbres	1983
Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?	1985
Matador	1986
La loi du désir	1986
Femmes au bord de la crise de nerfs	1987
Attache-moi !	1989
Talons aiguilles	1991
Kika	1993
La fleur de mon secret	1995
En chair et en os	1997
Tout sur ma mère	1999
Parle avec elle	2002
La mauvaise éducation	2004
Volver	2005

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°441, 460, 506
Cahiers du cinéma n°518, 519
Eclipses n°36